

C O U R R I E R L I T T É R A I R E

MIGUEL ANGEL ASTURIAS

et « *la Flaque du mendiant* »

Par MARCEL BRION
de l'Académie française

Un grand poète maya vient d'être nommé ambassadeur à Paris. Je ne peux imaginer autrement l'auteur de **la Flaque du mendiant** (1) quoique ce diplomate et ce lettré soit tout imprégné des cultures européennes, et je ne serais pas surpris de rencontrer son image, ou une image qui lui ressemble, parmi les princes guatémaltèques, graves, solennels et ardents, que l'on voit se préparer à la guerre sur les fresques du temple des tigres dans la jungle de Bonampak.

Poète, Miguel Angel Asturias l'a toujours été. Homme de haute culture, familier des grandes universités d'Europe, il se trouve également chez lui — et probablement davantage chez lui... — dans les paysages démesurés et extravagants de son pays ; dès son enfance il a fait amitié avec le grondement fumeux des volcans, les montagnes aux grottes labyrinthiques, l'impénétrable fouillis de la forêt vierge que percent à grand effort les rayons du soleil.

Communiant intensément avec cette nature sauvage, il s'est attaché aussi au peuple qui l'habite, à ces descendants appauvris et humiliés des Mayas d'autrefois. Il s'est donné deux tâches, aujourd'hui pleinement accomplies : dénoncer les injustices sociales et l'oppression politique dont souffrait le Guatemala, exploité par les sociétés cultivant les immenses bananeraies qui recouvrent le pays, et cela nous a valu **Monsieur le Président, le Pape vert, les Yeux des Enterrés, Week-end au Guatemala**, des livres de combat, romans de l'indignation et de la colère, mais aussi de la tendresse et de la compassion. En second lieu, afin que l'Europe et le Nouveau Monde puissent se familiariser avec les croyances, les mythes et les chants sacrés de son peuple, Miguel Angel Asturias a publié, il y a quelques années, un recueil de **Légendes du Guatemala**, remarquable collaboration à l'histoire des religions et des mythologies.

Dans ses deux romans les plus récents, **Une certaine mulâtresse** et plus particulièrement dans le tout nouveau, **la Flaque du mendiant**, Miguel Angel Asturias abandonne la littérature de lutte sociale et le folklore légendaire. Il se laisse entraîner par sa fantaisie au-delà même des pays légendaires ; il plonge dans la pure irréalité, dans un fantastique visionnaire qui se nourrit d'images féeriques. La construction romanesque, qui gardait dans **Une certaine mulâtresse** une apparence de structure logique, se fond, dès que commence **la Flaque du mendiant**, dans un bouillonnement de formes et de couleurs brassées par une imagination heureuse de refuser toutes les limites que lui dicterait la raison si elle avait l'imprudence d'accepter ses lois. Tout ce qui arrive dans la ruineuse maison, survivante de splendeurs et d'opulences disparues, — où l'on adore la croix du mauvais larron au lieu de la croix du Christ, dans ce pays innommé où des vaiseaux fantômes avec leur cargaison

man n'est plus alors qu'une longue contemplation éblouie de créatures impossibles qui appartiennent en même temps à la vie et à la mort, à la banalité terrestre et au scintillement des constellations.

Comparable à un long poème en prose, aux inflexions inlassablement variées, foisonnant de figures bizarres, d'une objectivité si compacte qu'elle s'impose même au scepticisme du lecteur, **la Flaque du mendiant** ne ressemble plus aux romans d'Asturias que nous connaissons ; s'il s'apparente encore à l'un de ceux-ci, c'est plutôt aux diaboliques péripéties du démon des feuilles de maïs, aux hommes-sangliers et aux poupées envoûtées, qui nous harcèlent dans **Une certaine mulâtresse**. L'œuvre avec laquelle **la Flaque du mendiant** présenterait le plus d'affinités, ce serait encore la **Claire veillée de printemps**, où toutes amarres avec ce que l'on appelle la « littérature » sont coupées et où l'on rejoint directement un univers convulsif, d'avant l'apparition de l'homme sur la terre, où la même nature animait les forces élémentaires, les minéraux, la forêt, les animaux sauvages, tous imprégnés d'une puissance surnaturelle, participant tous à la substance dont sont faits les dieux.

(1) Traduit par Dominique Eluard et Alaide Foppa. Albin Michel.